

My Blueberry Nights
Errance nocturne
Chine / France, 2007, 90 minutes

Diane Poitras

Numéro 255, juillet-août 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poitras, D. (2008). Compte rendu de [My Blueberry Nights : errance nocturne / Chine / France, 2007, 90 minutes]. *Séquences*, (255), 41–41.

MY BLUEBERRY NIGHTS

Errance nocturne

Après l'Argentine, Wong Kar Wai tourne, pour la première fois, aux États-Unis. Réalise-t-il ainsi le fantasme récurrent de certains de ses personnages ? Chose sûre, cette incursion américaine n'est pas sans rappeler la rêverie de la jeune employée de **Chungking Express** (1994) suspendue aux strophes de la chanson California Dreamin'. L'Amérique du Nord évoquée ici constitue une nouvelle aire de jeu où se déploient quelques-uns des motifs qu'affectionne le cinéaste chinois : état de flottement, identité fluctuante, conjugaison particulière du temps et de l'espace et, surtout, l'attrait inépuisé de la vie nocturne. **My Blueberry Nights**, en effet, s'inscrit dans une œuvre qui appartient tout entière à la nuit.

DIANE POITRAS

Depuis toujours, le cinéaste de Hongkong n'a de cesse d'explorer des modes d'être spécifiquement nocturnes, notamment dans la distanciation à l'égard du réel quotidien, c'est-à-dire diurne, et la réappropriation de l'expérience du monde. Chez Wong Kar Wai, la nuit instaure un temps suspendu, ralenti, où les êtres dérivent aux abords d'une langoureuse inertie. Depuis **Happy Together** (1997), **In the Mood For Love** (2000), **2046** (2004), dès que vient la nuit, le récit tourne, inlassablement, autour d'une obsession surgie du passé ou posée en travers du présent. Quant aux héros plus impétueux des films précédents, ils trouvaient aussi dans la nuit un temps d'arrêt propice à tester leur place dans le monde. C'est que la nuit prête à la mobilité des rôles. De même pour **My Blueberry Nights**. Le jour, derrière le comptoir d'un resto, Elizabeth s'affaire au service des clients pressés du midi. Mais la nuit, elle écoute patiemment des confidences au-dessus d'un bar, ou encore, elle observe les duels déchirants des amoureux et ceux, impitoyables, des joueurs. Tous ces personnages tournoient autour d'elle comme autant de virtualités de sa propre existence qui seraient renvoyées par un miroir aux multiples faces. C'est ce qu'elle comprend à la fin de son parcours. Elle-même brisée par une peine d'amour, Elizabeth cherche à reprendre pied. D'où les déclinaisons de son identité en Lizzie, Beth, Betty, au hasard des lieux et des rencontres.

Car, comme toujours, il s'agit d'une rupture. Le thème est cher à Wong Kar Wai : comment survivre à la fin d'un amour ? L'enjeu consiste à mettre de la distance entre soi et celui / celle qui fut autrefois l'être aimé : c'est le rêve californien de **Chungking Express**, l'exil à Singapour de **In the Mood For Love**, et les nombreux départs des divers personnages de **2046**. Pour vaincre l'immobilisme, Elizabeth, elle, se lance dans une longue errance à travers le territoire américain. Insomniaque, elle en vient à confondre jour et nuit. Mais comme ses prédécesseurs chinois, l'héroïne tente de se ménager des points d'ancrage dans le réel. D'où les scansions spatio-temporelles (165^e jour ; 6285 km de New York) qui appuient les cartes postales expédiées à un ami resté à Manhattan.

La structure temporelle, cependant, demeure résolument linéaire. Un peu comme ces grandes routes américaines pointant vers l'horizon. Les allers-retours dans le temps sont en effet peu nombreux et chaque fois d'une limpidité déconcertante : une porte s'ouvre et un événement passé revient à la mémoire d'un personnage. Il est vrai que le récit comporte quelques trajets circulaires. Arnie, le policier malheureux en amour (personnage récurrent dans cette filmographie), vient se tuer, dans un accident de voiture, sur les lieux mêmes de sa

première rencontre avec la femme perdue. L'héroïne, pour sa part, boucle son périple dans un café de New York, où l'attend un nouvel amoureux et d'où, précisément, elle était partie au début du film. Or, ces circuits géographiques s'inscrivent dans un trajet temporel et narratif généralement rectiligne.



Comment survivre à la fin d'un amour ?

Norah Jones, dans la peau d'Elizabeth, finalement très sage, et Nathalie Portman, en Leslie frondeuse, incarnent deux images d'Épinal de la femme américaine. Tout aussi américaine pourtant, Rachel Weisz, magnifique dans l'affirmation désespérée de sa liberté, apparaît comme une lointaine évocation de ces énigmatiques femmes chinoises qui hantent l'univers de Wong Kar Wai. Dans cette filmographie, **My Blueberry Nights** ne représente pas un sommet. Le cinéaste chinois y module ses motifs familiers dans une tonalité bémolisée. Mais on y retrouve avec plaisir son vocabulaire, ses cadrages, ses codes, ses citations. Soit la nourriture qui, par moments, occupe toute l'image en extrême gros plan, comme un plasma propice à la naissance de l'amour. Soit la présence ostensible des objets qui, dans les scènes de New York, créent autour des deux jeunes gens une sorte de cocon, comme les cloches de verre sur les gâteaux. Soit, la vitesse du monde contemporain avec ses routes, ses trains, ses fulgurances. Soit le choc du désamour. Soit, enfin, le flou de la nuit comme refuge temporaire.

■ Chine / France, 2007, 90 minutes — Réal. : Wong Kar Wai — Scén. : Wong Kar Wai, Lawrence Block — Images : Darius Khondji, ASC, AFC — Mont. : William Chang Suk Ping — Mus. : Ry Cooder — Décor : William Chang Suk Ping — Int. : Norah Jones (Elizabeth), Jude Law (Jeremy), David Strathairn (Arnie), Rachel Weisz (Sue Lynne), Nathalie Portman (Leslie) — Prod. : Wong Kar Wai, Chan Ye Cheng, Stéphane Kooshmanian, Jean-Louis Piel — Dist. : Équinoxe.